

ne l'osait pas, une terreur instinctive le saisissait à la pensée des bouges, des tavernes enfumées dans le coin d'une desquelles le couteau du faux Lionel le clouerait peut-être au mur.

Il le fallut cependant.

Déguisé en juif loqueteux, il alla par les quartiers de gens du peuple, prétextant la vente d'objets de rebut pour s'introduire partout, inspecter les lieux et les gens.

Il arriva ainsi sur les quais, profitant de son misérable costume pour se faufiler auprès des groupes, regardant à la dérobée ceux qui les composaient.

Des porte-faix faisaient la chaîne, se passant l'un à l'autre des ballots de drap.

—Eh ! le Tondu ! dit un de ces hommes, tu vas trop vite ; je suis tout en sueur.

—Bah ! tu te reposeras plus tôt.

Norberg Robby eut un haut-le-corps.

Il lui avait semblé reconnaître cette voix.

Et se repliant sous sa défroque, afin de déguiser sa taille, les yeux clignotants, il s'approcha en feignant d'offrir ses marchandises.

—Holà ! au large le juif ! cria le premier porte faix.

—Laisse donc, répondit le Tondu. Il faut bien que tout le monde vive.

Un grognement fut la réponse de son compagnon.

Mais un éclair venait de briller rapide, étouffé sous les paupières de l'espion. Cette fois il n'y avait plus de doute !

C'était bien la voix du Français.

—Serait-ce possible ? murmura Norberg Robby. Oui !... pour n'être pas reconnu, il s'est fait couper les cheveux et la barbe. Oh ! je le reconnais bien malgré cela.

Il s'assura, d'un coup d'œil, que l'autre argousin était toujours auprès de lui, tremblant malgré tout de se trouver en face de l'homme qui avait prononcé sa condamnation.

—Il faut pourtant que je voie s'il a, sous l'oreille, la petite cicatrice que j'avais remarquée.

Et, d'autant plus obséquieux que sa terreur augmentait, il s'approcha d'Henri de Mercourt, un sourire mielleux sur les lèvres.

Le gentilhomme français, jugeant que son oisiveté aurait risqué d'attirer l'attention, avait cru nécessaire à sa sécurité de se livrer de nouveau à un travail manuel, puisqu'il portait un costume de travailleur.

Un autre mobile avait raffermi chez lui cette résolution.

Le peuple, le vrai peuple, celui qui souffre et qui peine commençait à être las de la tyrannie de Somerset.

Plus de justice, plus d'équité ! L'oppression de tout ce qui était faible et humble !

Les malheureux et rudes hommes qui travaillaient à préparer, à établir la suprématie commerciale de Londres murmuraient déjà sourdement.

Henri de Mercourt avait pensé pouvoir utiliser peut-être ces fermentations de révolte.

Il étudiait le caractère de ces braves gens.

Certains étaient des caractères résolus ; de peu de paroles, mais d'action.

Il préméditait d'en associer quelques-uns à l'œuvre qu'il poursuivait.

Réunis, ayant fait le sacrifice de leur vie, ils attaqueraient l'escorte de Somerset.

Et si, selon son espérance folle, ils parvenaient à s'emparer de lui, ils le jugeraient, ils se constitueraient en tribunal mystérieux dans la planitude de leur conscience.

Et après avoir été juges, ils deviendraient bourreaux au besoin, c'est-à-dire, en ce cas, justiciers aux sens élevé et terrible du mot.

Les victimes, innombrables, du cupide, méprisable et féroce favori seraient libérées, ou vengées.

L'Angleterre respirerait enfin, délivrée du monstre qui la suçait aux moelles !

Déjà Henri de Mercourt avait sondé plusieurs de ses compagnons. Et ceux-ci ne demandaient qu'à se concerter pour agir.

C'est dans ces circonstances que Norberg Robby venait d'arriver.

La persistance de son vil sourire fit se concentrer sur lui l'attention du gentilhomme.

A son tour, il dévisagea le juif d'occasion. Et, à travers ses hailons, il reconnut Norberg Robby, le traître qui l'avait déjà livré une fois.

A cette constatation, le Français pâlit légèrement.

—M'a-t-il reconnu ? se demanda-t-il.

Et, par une tension de tout son être, il feignit l'indifférence la plus absolue.

Le cabaretier à l'enseigne de la *Rose* dirigea, avec une acuité à peine déguisée, son regard sur l'extrémité inférieure de l'oreille, vers la joue droite du gentilhomme.

—Le signe y est ! clama-t-il intérieurement avec une sensation de joie triomphante.

Jetant alors un rapide regard autour de lui, apercevant le qual encombré, sentant son compagnon d'espionnage à son côté, distinguant d'autres agents de Somerset dans la foule, il eut l'intuition qu'il n'avait rien à craindre de son antagoniste.

Et se redressant, cessant de geindre brusquement, il donna un coup de sifflet strident.

En même temps, il se jeta à corps perdu sur le Tondu avec son compagnon.

A son signal, cinq ou six autres estafiers jaillirent de la foule dans laquelle l'ombrageuse tyrannie de Somerset semait, innombrables, les espions.

Ce fut la ruée d'une meute.

Mais le faux portefaix était sur ses gardes.

—Traître ! tonna sa voix en s'adressant à Norberg Robby tu viens chercher le châtiment !

Et son couteau, son redoutable couteau de boucher, luisait au soleil.

L'aubergiste était lâche autant que cruel.

Il fit un brusque mouvement de recul, laissant l'autre agent entre son adversaire et lui.

Le couteau avait tracé un cercle fulgurant : la poitrine du compagnon de Norberg Robby se trouvait devant ; ce fut elle que rencontra l'arme.

Le policier s'affaissa brusquement.

Henri de Mercourt eut un cri de colère.

Un autre, peu digne de commisération, il est vrai, avait payé pour le traître et le lâche.

Mais les argousins arrivaient.

—Sus ! hurla Norberg selon son habitude.

Et afin de ne pas se voir disputer sa prime, il se hasarda, planta sa griffe sur Henri de Mercourt, tandis que d'autres mains s'abattaient aussi sur lui.

Un grondement rauque échappa au gentilhomme.

Au milieu de ses antagonistes, comment découvrir, comment frapper l'être abject qu'il avait condamné ?

Il fléchit sous l'attaque.

Mais brusquement, pareil au sanglier coiffé par les chiens, il se secoua dans un élan formidable et se dégagea.

Un ou deux hommes seuls tenaient encore.

L'un d'eux était l'agent aux jambes torses, l'espèce de boule dogue qui s'était déjà trouvé une fois aux prises avec le gentilhomme.

Ce dernier voulait venger leur défaite dans l'auberge du *Léopard*...

De là sa tenacité : le dogue avait mordu, il ne voulait pas desserrer les crocs.

—Ne le lâche pas ! hurlait de son côté Norberg Robby.

Mais les ouvriers du port, revenus de leur saisissement, se préparaient à prêter main-forte à leur camarade dont ils avaient, à plusieurs reprises, apprécié l'obligeance. Les argousins allaient passer un mauvais quart d'heure.

Henri de Mercourt, réellement insaisissable, allait-il donc leur échapper encore, grâce à cette diversion.

La terreur, la peur de l'avenir, la rage de sa cupidité déçue donnèrent une inspiration digne de lui à l'aubergiste.

—Service du lord-chief ? cria-t-il d'une voix étranglée.

A ce titre redouté, à ces mots, équivalents à ceux-ci : *agent de Somerset*, un vent glacial sembla passer sur les ouvriers.

Ceux même qui avaient souvent manifesté leurs sentiments de haine envers le sombre duc sentirent se fondre leur virilité.

Somerset... l'homme pour lequel le peuple ressentait une crainte égale à sa haine !

Les compagnons de travail d'Henri de Mercourt regardèrent avec épouvante les adversaires aux prises.

—Vous êtes donc des lâches, et vous vous courbez toujours sous le jong de la tyrannie ! leur lança le gentilhomme.

Un frémissement courut parmi eux.

Mais le nom de Somerset les terrorisait, malgré tout, et ils ne bougèrent point.

Les argousins avaient tremblé, un moment.

Voyant que les gens du peuple hésitaient, ils reprirent courage, s'interrogeant rapidement du regard, afin de fondre ensemble sur leur ennemi.

L'exaspération donna à Henri de Mercourt une énergie nouvelle, la sainte *furia franchesa*.

Il eût pu poignarder déjà au moins un des deux sbires encore cramponner à lui.

Mais par horreur pour le sang répandu, lorsque ce n'était pas indispensable, il ne l'avait point fait.

Il leva son bras resté libre, et la poignée de son arme vint frapper en plein visage l'agent au faciès de dogue.

L'argousin poussa un hurlement de douleur et tomba en arrière aveuglé.

Alors, ses forces décuplées, en moins de temps qu'il n'en faut